La traduction dans la culture arabe classique

Magdi Abdel-Hafez
Univerité de Helawn. Egypto

La traduction demeure la source la plus importante avec laquelle une culture entre en interaction avec une autre cultures. Ce fut également le cas de la culture arabe. Mais la traduction fut également la plate-forme sur laquelle la civilisation arabo-musulmane a atteint son apogée. L'importance de la traduction dans la culture arabe n'est pas seulement due à la position privilégiee de l'Arabie mais aussi parce qu'il n'y avait pas d'antinomie entre la traduction et la religion musulmane puisque cette dernière a appelé ses croyants au savoir même s'il faut aller le chercher en Chine. La connaissance étant une vertu et une sorte de vénération pour le créateur. Cette attitude a été confirmée par les grands philosophes musulmanes comme Al Kindi lorsqu'il dit:

On ne doit pas avoir honte d'apprécier le vrai et de le poursuivre quelque soit son origine même s'il nous arrive de peuples lointains et de nation différente à nous...[1]

Chez Al Farabi[2] aussi on trouve cette ouverture:

Il n'est pas nécessaire que celui qui a raison soit de la même religion que la noitre[3].

Attitude qui a poussé le mouvement de la traduction en avant, car le vrai ne contredit pas le vrai comme disait Averroès[4].

Malgré cette ouverture, on constate qu'il y avait une seule crainte au IX^{e} siècle: que l'on attribue cette philosophie et cette science grecque au christianisme. Car la pensée grecque a pénétré dans le monde musulman à travers Byzance. C'est pour cette raison que l'on trouve que Al Gahiz (775-868) confirme que les musulmans sont redevables aux Anciens Grecs et non pas aux Romains chrétiens[5]. Ibn Khaldoun (1332-1406) souligne également cette constatation[6].

On se rapelle ici que grâce à cette traduction la culture occidentale a retrouvé ses racines grecques.

Nous aborderons dans notre intervention les points suivants:

1 - Pourquoi la traduction
2 - Les origines de la traduction
3 - Son pari linguistique, intellectuel et spirituel

4 - Beit el Hekmah
  a - Configuration
  b - Le processus de travail
  c - La méthodologie de travail

1 - Pourquoi la traduction?

Mis à part le fait que la traduction était une nécessité pour répondre aux nouveaux besoins des Arabes dans les domaines qu'ils ne connaissaient pas auparavant une autre nécessité est née: avec les grandes conquêtes arabes un débat intellectuel séparait les adeptes d'une culture arabe pure de toute influence étrangère les Arabo centristes et leurs adversaires, les disciples de la Shou'ubiyya[7], soit les adeptes de la supériorité des anciennes civilisations antéislamiques surtout au neuvième siècle lorsque la traduction a connu une densité sans précédent. Un grand nombre de ses défenseurs ont utilisé les argumentations humanistes et la logique puisqu'ils ont préconisé à cette époque la théorie de la *sagesse éternelle.* Théorie basée sur l'idée que l'essence de toutes les civilisations est unique car l'essence de l'esprit humaine est également unique. Mais, sous couvert culturel, ce débat était en fait un débat politique. Quoiqu'il en soit, les deux partis rivaux se sont trouvés dans l'obligation de traduire. Les Chououbites leur propre culture et les Arabo-centristes la logique et les argumentations. Mais la question qui s'est posé pourquoi cette densité et ces besoins accrus de la traduction au IX^{e} siècle? Le neuvième siècle s'est caractérisé par une mouvance sociale très vaste suivant la nature de la complexité de la lutte sociale et idéologique. Lute qui s'est manifestée sur le terrain en rébellions et en insurrections populaires ou bien dans la forme des mouvements shououbites, des doctrines et des sectes différentes. Cette réalité a poussé la dynastie abbasside à réagir en deux niveaux. Pour faire face aux grands mouvements contestataires surtout face au shououbeya afin de jeter un fondement culturel complet en considérant ses agissements comme une nécessité historique. Le premier niveau a donc été défensif lorsqu'on a essayé d'établir le passé arabe d'une manière savante par le tadwin, soit l'enregistrement par écrit de la tradition orale pour faire face au mouvement shououbite sachant que le tadwin a commencé pratiquement à partir du huitième siècle. Le second niveau a été de comprendre les concepts islamiques en les approfondissant par les philosophies et la culture des autres peuples. La traduction servait donc à cette époque à faire face au mouvement shououbite avec ses propres outils. Il a essayé en même temps d'emprunter tout ce qui était utile dans les autres civilisations[8].

Les origines de la traduction: La traduction dans le monde arabo-musulman a trouvé ses ancêtres dans les débats des nestoriens avec les jacobites et les melkites sur la nature du Christ. Ces débats ont été un exercice fertile pour donner une ouverture d'esprit sur la culture gréco-romaine. Ces nestoriens ont en effet été d'excellents traducteurs au service de la culture arabo-musulmane. La thèse généralement admise: les Abbassides (750-1258) avec le calife Ma'moun (786-833). Or les traductions

dans le monde arabo-musulman sont plus anciennes, leurs origines remontent à l'époque des Omeyyades (661-750) avec Khaled Ibn Yazid (mort en 704) et Omar Ibn Abdel Aziz (régna entre 717-719) et Al Mansour (qui régna entre 754-775). Ce fait montre bien le rôle fondamental joué par l'École d'Alexandrie, forteresse de la culture grecque. En effet, les Omeyyades se sont servis des efforts des savants d'Alexandrie pour traduire en arabe les œuvres de culture grecque. D'après Ibn al Nadim (mort en 1046): *On appelait Khaled Ibn Yazid Ibn Maawya le sage de la famille Marwanm il était vertueux en lui-même avait le souci et l'amour des sciences, il a commandé la traduction des livres d'artisanat* (san'ah) de *langue grecque et copte en arabe. C'était écrit* Ibn al Nadim *la première traduction effectuée d'une langue à une autre dans l'Islam*[9]. Khaled Ibn Yazid, gouverneur d'Egypte, a ordonné au savant alexandrin Stephan d'Alexandrie de traduire les ouvrages concernant la médecine, la chimie et l'astronomie. Le professeur Madkour se basant sur Ibn al Nadim contredit l'affirmation d'Ibn Khaldoun et Jourdan qui croyaient que les aliments d'Euclide est le premier livre grec traduit en arabe sur la commande d'Al Mansour. Professeur Madkour a parlé encore des efforts du calife Omar Ibn Abdel Aziz qui a également fait appel aux traducteurs d'Alexandrie. Mais le professeur Madkour trouve que ces traductions étaient partielles et sans grande influence[10]. On sait également que le calife Omeyyade Omar Ibn Abdel Aziz a ordonné au médecin Masergueh de Bassora de traduire un livre sur la médecine d'un prêtre chrétien en arabe. Au huitième siècle, sous le règne du calife al Mansour, on a trouvé plusieurs livres traduits en arabe comme Calila et Domna, Sind Hind, Catégorias d'Aristote, Magsati de Ptolémée etc... D'après Al Mas'udi (mort en 957), Al Mansour a été le premier calife qui a fait tradauire entre autres le livre d'Aristote De la logique[11]. On peut conclure que la traduction à l'époque des Omeyyades était une nécessité pour répondre aux nouveaux besoins des Arabes dans les domaines qu'ils ne connaissaient pas auparavant.

2 - Son pari linguistique, intellectuel et spirituel:

était de faire face aux défis culturels des pays conquis et prouver que la culture arabe était capable d'une part d'assimiler et de tirer des conséquences des cultures des pays conquis et d'autre part capable de surpasser ces cultures, Linguistiquement, il s'agissait de prouver que le vocabulaire arabe était aussi riche que celui des autres langues, puisqu'il assimile tous les vocabulaires et invente des termes adéquats avec la traduction. Intellectuellement et spirituellement, il fallait prouver qu'elle était capable d'aborder les problèmes les plus subtils... En résumé, il s'agissait de prouver que la culture arabe pouvait assumer la responsabilité des territoires conquis, dotés de systèmes compliqués, bien organisé et établis, compatibles avec la vie citadine, chose que les Arabes ne connaissaient pas dans leur vie primitive et nomade dans le désert.

La volonté des Arabes a également été de fonder un empire au moment où ils manquaient d'un principe fondateur de cette construction, ils ont donc trouvé dans la traduction un fondement solide.

3 - Beit el Hekmah:

A - configuration:

Les traducteurs nestoriens furent engagés par les califes musulmans dans la bibliothèque publique qui a été fondée par Al Ma'moun (786-833) et que l'on appelait *Beit el Hekma* (la maison de la sagesse) Cet établissement avait pour vocation de faciliter la lecture, les études, la rédaction, la calligraphie et la traduction, bref la diffusion du savoir et des sciences des autres nations. On y conservait les manuscrits importés de Constantinople, d'Asie et des Eglises assyriennes de Syrie. On organisait dans cet établissement des congrès et des débats autour de la philosophie, de la religion. Toutes les congrégations religieuses et les sectes s'exprimaient en toute liberté. Pour le financement de Beit el Hekmah le calife Ma'moun a consacré une donation de main morte (wakf). Détail curieux ces traductions étaient payés au poids: Al Ma'moun payait à Henein Ibn Ishac (809-873) le poids du livre traduit en or, les autres commanditaires quant à eux réglaient le poids du livre en drachmes.

Ce détail a permis de retrouver bon nombre de ces manuscrits du fait que le traducteur utilisaient des parchemins épais, donc résistants avec une écriture large, donc lisible.

Les trois fils de Moussa Ben Chakir[12] mécènes de cette époque payaient 500 dinars mensuellement aux traducteurs.

B - Processus de travail:

Sur la commande du calife, du mécène, du médecin ou du philosophe, de l'astrologue, le traducteur commençait dans la première phase par se procurer des quatres coins du monde le manuscrit à traduire. Le choix dépendait des préoccupations du commenditaire. Ces préoccupations étaient généralement dictés par les besoins de la vie quotidienne. Mais le seul critère inchangeable restait la contribution de la matière dans la culture arabe. Un débat très connu s'est déroulé en 937 entre Abou sa'ïd al Sirafi né en 893 et Abou Bishr Mattah Al Kana'yi, (mort en 939). Ce débat a tourné autour de l'utilité de la logique grecque dans la culture arabe par rapport à la grammaire arabe[13]. pour traduire le livre, on applique la méthode mentionnée ci-dessous. En troisième phase, on caligraphie ce qui a été traduit en plusieurs exemplaires. À l'époque on a compté beaucoup sur cette phase, c'est la raison pour laquelle le métier de caligraphe a été très estimé puisqu'un caligraphe devait répondre aux strictes conditions pour exercer ce métier. Ce n'est pas seulement le fait d'être capable d'écrire avec belle écriture mais aussi le caligraphe devait faire preuve de bonne conduite, d'une morale irréprochable et l'exactitude et d'être régulier. Bref, on exigeait d'être sérieux honnête et stricte[14]. La quatrième étape, la reliure

de la traduction, on comptait beaucoup à cette époque sur cette étape parce que les textes traduits devaient supporter l'usure des mains des lecteurs à travers le temps. Quelques caligraphes allaient sur demande dans les maisons pour reproduire des exemplaires. Ce fut le cas du caligraphe 'Alan al Chaou'ubi[15]. La cinquième phase était la diffusion: après avoir relu le texte, on le diffusait de la manière suivante: l'exemplaire originel restait dans les tiroirs de Beit el Hekma. à la portée des lecteurs et des chercheurs. Un autre exemplaire allait directement à la bibliothèque du calife, plus quelques exemplaires allaient aux mécènes, savants et ministres. On envoyait une partie vers les warakines (libraires) pour les vendre.

C - La méthodologie:

Les Arabes portaient un grand intérêt à la méthodologie à tel point qu'un des disciples du philosophe arabe Al Kindi (796-873) Ahmed Ibn Al Tayib Al Sarkhasi a posé le principe d'un nouvel alphabet se composant de quarante lettres qui devaient reproduire fidèlement les phonèmes persans, assyriens, romains et grecs. Bien plus il les appliquait avec succès[16]. Une autre méthode appliquée fut de comparer le texte d'un manuscrit avec un autre: on appelait cette méthode **la confrontation**. Lorsque le contenu de la traduction était tout à fait nouveau dans la culture arabe on avait recours à **l'arabisation** des termes intraduisibles comme les termes: philosophie, métaphysique, poétique, analytique, *kimos*. Parfois, il écrivait le mot en arabe et son équivalent en grec et en assyrien, comme Henein Ibn Ishak, l'a fait quand il donnait le nom des médicaments. Ils ont également inventé la profession de correcteur de traduction. Henein Ibn Ishak et Thabet Ibn Koura (836-900) ont rempli cette fonction. Une autre méthode, que l'on pourrait nommer la **multiplicité des traductions** consistait, au moment où l'on trouvait des difficultés concernant l'authenticité d'un texte et son exactitude, de retraduire le texte plusieurs fois ce fut le cas des traductions d'Euclide et du livre de ptolémée, on y rajoutait un avertissement pour ceux qui liront la nouvelle traduction. Le traducteur consultait d'autre part plusieurs manuscrits grecs lorsqu'il ne pouvait pas comprendre un texte précis. comme dans le cas de Jacob d'Odessa lorsqu'il a traduit le prêche de Sawiras d'Antioche. Il passait du texte assyrien à l'origine greque chaque fois qu'il le pouvait afin d'être sûr du sens. **Le doute:** On aborde le texte avec doute, c'est-à-dire lorsqu'on trouve que le niveau de la composition n'égale pas le niveau même de l'auteur on cherche la raison pour laquelle le texte a été inséré.

Tels furent les méthodes utilisées par les Arabes dans leurs traductions.

On a démontré par ce que précède l'importance de la traduction dans la civilisation arabe et son rôle prédominant dans sa culture.

BIBLIOGRAPHIE

(1) - Al Kindi (Abou youssouf Ibn Isshak Al... philosophe arabo-islamique 796-873): Kitab al Kindi ila al Mo'utassem fi el falsafa al oula, le livre de Kindi au calife Mo'utassem, Le Caire 1948.

(2) - Al Farabi (Abou Nasr Ibn Mohamed Ibn Tarkhan Ibn Uzalagh, dit en Europe al Farabius, philosophe et mystique arabo-islamique originaire du Turkistan occidental 872-950.

(3) - 'Ara' 'ahl al madina al fadilah (Les opinions des habitants de la cité vertueuse), Beyrouth 1959.

(4) - Averroès: Abou al Walid Mohamed Ibn Ahmed Ibn Mohamed Ibn Rochd (1126-1198).

(5) - F. Rosenthal, *Méthodologie des savants musulmans dans la recherche scientifique* (La traduction arabe: Dar al Sakafa, Beyrouth 1083 p. 197.

(6) - Ibn Khaldoun, Il Moukadima p. 479.

(7) - Cf. L. Gardet, *La cité musulmane* Paris 1954, Librairie philosophique J. Vrin, p. 376.

(8) - Magdi Abdel-Hafez *kira'atan lel targamah* (deux lectures de la traduction) *in* la revue el Fikr al Arabi (la pensé arabe), XI[e] année n° 60, avril, juin 1990, p. 225.

(9) - Ibn al Nadim, *al fihirist* (le sommaire) p. 242.

(10) - Ibrahim Madkour, *L'organon d'Aristote dans le monde arabe*, Paris, Vrin 1969 p. 26.

(11) - Al Masoudi, *Mouroug al Zahab* (les vallées d'or), vol. 3.

(12) - Mohamed, Ahmed, et Al Hassan, trois frères riches qui vécurent au temps d'Al Maamoun. Ils contribuèrent par leurs travaux et par leurs donations aux sciences.

(13) - Abou Hayyan Al Tawhidi *Al'Imta' wal mou'anasah* (la jouissance et le bon accompagnement), première partie, publication du Ministère de la Culture syrienne, Damas 1978 p. 146 et suivants...

(14) - Al Soubki: *Mou'id al Ni'am, wa moubid al Nikam* (Le pourvoyeur de bienfaits et le destructeur du mal). Le Caire 1948, p. 132.

(15) - Mikhail *'Awad Nousous da'eah min kitab al wizara' wal Koutab* (textes perdus du livre des ministres et des écrivains). Beyrouth 1964 p. 49.

(16) - Il y a eu également Hamza D'Ispahan qui a fait le même travail. Cf. p. Kraus *in* la revue al-thakafa (la culture) cinquième année n° 223, Le Caire 6 sept. 1943 p. 14.